

***Vie de RENÉ- LÉON PÉTEL racontée par son fils Claude d'après les relations orales faites par René-Léon ainsi que par les souvenirs de ses enfants: Francis, Henriette et Claude complétés par la bonne mémoire de son neveu Fernand Badier.***

*René-Léon Pétel naît le 28 septembre 1878 au 9 rue de la Poterie dans le quartier des Halles de Paris 1er petite rue parallèle à la rue Berger qui joignait la rue de la Lingerie à la rue des bourdonnais.*

*La maison avait une façade remarquable caractérisée par de grandes cariatides de style néo-égyptien: torses de femmes et chapiteaux en forme de lotus. Elle a été détruite comme tant d'autres vieilles demeures lors de la suppression des Halles de Paris transférées à Rungis.*

*Il ne semble pas que l'enfance de René, né troisième après deux soeurs aînées, se soit écoulée dans un climat de grande tendresse familiale. Il est rapidement mis en nourrice chez la "Mère BENOIST"(Adolphine) à Fleigny, petit hameau de la commune de Rouilly à 2 km au nord/nord-ouest de Provins, en Seine et Marne. Il y restera au moins jusqu'à 4 ans (peut-être même 6 ans). Il gardera un souvenir affectueux de "maman Dolphine" mais l'éducation devait être assez rustique:*

*Il se souvenait de journées passées le long des chemins de campagne en compagnie de ses deux soeurs de lait, Antoinette et Marthe, ainsi que de Victoire ... la fille du facteur. Ils partaient du matin au soir avec un petit sac contenant un déjeuner ...*

*Venu en visite chez sa mère avec la nourrisse il fit un peu scandale en retirant les morceaux de feuilles de poireaux de sa soupe et en les jetant sur le tapis...!*

*Il semblerait qu'alors sa mère résidait avec son père à elle, Joseph FORTIN, rue des Deux-Ecus, face à la bourse du commerce. Etait-ce la conséquence d'une dissension entre les parents de René? Ce n'est qu'une supposition mais cela expliquerait que Félix PÉTEL, son père, lorsqu'il décède à 36 ans, le 21-9-1886, soit domicilié chez sa mère à St.-Just-en-Chaussée (Oise) et que René gardait le souvenir d'avoir perdu de vue son père quand il avait 6 ans.*

*René aura encore des nouvelles de sa bonne nourrice, au moins par une lettre de la fille de celle-ci puis d'elle-même à l'automne 1922. La mère Benoist a alors 78 ans et vit à La Bretonnière, toujours sur la commune de Rouilly.*

*Au décès de son père il a 8 ans. Comment s'écoule son enfance de 8 à 16 ans?... où fit-il ses études? :*

*D'abord habitant avec sa mère dans une école du 1er arrondissement de Paris jusqu'au certificat d'études primaires qu'il passe à 11 ans 1/2 (en juin 1890). C'est à cet âge aussi qu'il apprend le violon avec le père Mauduit, artiste aveugle de naissance. Le hasard les amènera à se rencontrer plus tard en deux circonstances:*

*-Une première fois à Granville en 1902 au Casino où Mauduit est venu travailler comme accordeur et pianiste et....électricien ! car c'est cet aveugle qui met en place l'éclairage par petites lampes sur toutes les tables. René y chantera accompagné par Mauduit car il a une belle voix. A noter qu'à l'époque le "Casino" de cette petite station avait comme enseigne"à l'instar de Paris" et que, sur une porte de côté on pouvait lire ce renseignement précieux: Entrée de l'Instar*

*-La deuxième rencontre se produira, environ 9 ans plus tard, à Paris, dans le métro, (sans doute en 1911), où c'est le père Mauduit qui reconnaît René grâce à un tic de celui-ci, un petit raclement de gorges très caractéristique. Et c'est encore l'aveugle qui interrompra la conversation en disant: attention, René, tu arrives à ta station.*

*René l'invite à déjeuner à St.Maur, avenue du midi. Celle-ci étant à plus d'un kilomètre*

de la gare du Parc-St.Maur, il est convenu que René viendra le chercher à l'arrivée du train venant de Paris-Bastille ( qui sera remplacé par le R.E.R.) ; mais le père Mauduit a pris un train plus tôt que prévu et cet aveugle se débrouille si bien qu'il sonne à la porte au moment où René allait partir, ayant fait le parcours à pied par les diverses rues à emprunter.

Mais revenons à l'été 1890. C'est alors que la veuve de Félix PÉTEL rencontre Louis-Arsène HOUTARDE âgé de 44 ans originaire du département de l'Yonne comme les FORTIN, (mais des environs de Chablis), marchand de vins et propriétaire d'un café 19 rue Tronchet. Elle l'épouse le 28-2-1891.

Est-ce pour cela que René à cette période se retrouve pensionnaire à Châlons-sur-Marne dans l'établissement des Frères Jules? Il est possible que ceux-ci aient été réputés pour la préparation à l'examen d'entrée à l'Ecole des Arts et Manufactures de Châlons, où le père de René avait été lui-même élève vingt ans avant.

Cependant pour ces Frères Jules, il semble que l'essentiel ait été de dépenser le moins possible sur les pensions versées par les parents. Le souvenir le plus marquant qu'ils ont laissé à leurs élèves était celui de sordides "marchands de soupe " dortoirs glacials, rares et chiches portions de viande que les jeunes consommateurs prétendaient taillées dans des "genoux de bisons". René se souvient que sa minceur particulière le faisait désigner pour aller, en passant entre les barreaux du soupirail, "prélever" des camemberts dans la cave du pavillon des directeurs, leur solide appétit d'adolescents se trouvant par trop bridé. On ne peut s'empêcher de remarquer la similitude avec la pension des frères Old Nick décrite par la comtesse de ségur dans "Le bon petit diable". Ce séjour dut cependant se limiter à deux années scolaires au maximum. En effet, le second mariage d'Emilie Fortin, veuve Pétel, dure peu car dès le 29-1-1892, onze mois après la noce, Louis-Arsène Houtarde décède. Au dire de ceux qui les connurent, cela valait mieux pour la sécurité matérielle d'Emilie. L'assiduité du marchand de vins sur les champs de courses avait parait-il déjà bien écorné les biens du ménage. Il semble cependant que le patrimoine de Madame Veuve Houtarde restait confortable. Peut-être aussi fut-il amélioré par ce qui put lui revenir au décès de sa mère, 14 mois plus tard (18-4-1893).

Pour René revenu dans la région parisienne (il a 14 à 15 ans), les études se poursuivent au Collège chaptal. Il n'était pas un excellent élève et se distinguait surtout en musique et en gymnastique.

C'était encore l'époque des "bataillons scolaires" (sociétés de tir et de gymnastique créées par Paul Bert en 1881), où l'on inculquait aux adolescents un patriotisme pénétré de l'esprit de revanche. René se souvenait de l'exercice et des défilés avec des fusils de bois, ce n'est que plus tard, à l'Ecole d'Hydrographie, que son esprit s'ouvrira aux maths.

Où se situe à l'époque la résidence de la famille? René se souvenait principalement de celle sise à St.Maur-des-Fossés (Seine) 157 boulevard de Créteil: la villa "Emilia". Il y est photographié avec son violon à 12 ans environ; donc après le décès de son grand-père Fortin en juin 1888 et avant le mariage Houtarde. C'est là que sa mère sera encore domiciliée, à son décès en 1908. Mais lors du mariage de sa soeur aînée, Henriette, Joséphine, Camille avec constant BADIER en mars 1894, l'adresse familiale est: avenue de la Pelouse à Saint-Mandé (Seine). Enfin plusieurs séjours durent se faire dans un appartement à Rouen, 13 rue Brémontier, (s.inf.).

De son enfance, René gardait le souvenir de journées passées en divers lieux:

- Dans la propriété, au bord de l'Eure, qu'habitait à Vauféry (au sud de Chartres) sa grand-mère Henriette Letulle, divorcée puis veuve de Joseph Fortin et remariée à M.

*Durand dit "Señor Durando" personnage dont nous avons relaté par ailleurs les aventures. On y parlait l'espagnol aussi bien que le français et René y regardait avec une curiosité rêveuse divers objets que sa grand-mère avait rapportés de ses séjours au Siam et en Russie... Peut-être fut-ce là aussi un des germes de sa vocation de marin et de Voyageur. Il se rappelait particulièrement un petit kiosque surplombant la rivière où il se réfugiait pour lire.*

*- chez ses arrière-grands-parents, Florimond et Ismérie. Florimond Pétel alors octogénaire, était encore garde-chasse du marquis de Thuisy sur des terres dépendant du château de Baugy (Oise). Une image d'enfance restait à René du vieillard sortant pour aller tirer les lapins destinés à un prochain repas.*

*- Enfin il se rappelait les visites, chez sa mère, d'une tante Monnet, soeur de sa grand-mère, forte paysanne semble-t-il qui l'impressionnait par la dimension de ses pieds et donc de ses souliers dont elle se débarrassait pendant le repas, ce qui lui valait le surnom de "tante aux péniches".*

*Emilie Fortin après la mort de Félix Pétel et surtout son remariage, rompit toutes relations avec la famille de son premier mari, ce que regrettait plus tard René qui aurait aimé mieux connaître ses ancêtres campagnards. De toute façon la famille bougeait beaucoup et il paraît qu'Emilie avait le goût des voyages et ne s'embarrassait sans doute pas des nécessités de l'assiduité scolaire. René gardait, entre autres, des images d'un séjour d'une certaine durée en Corse. Finalement, sa mère décide de le placer comme commis chez un architecte. Entre autres travaux, René y travaillera sur le projet d'édification de la mairie du 10<sup>ème</sup> arrondissement de Paris. La planche et le tire-lignes ne furent sans doute pas très attachants pour le jeune dessinateur dont l'esprit d'indépendance devait déjà être bien éveillé et à qui les déplacements familiaux avaient donné des envies d'horizons nouveaux.*

*Au cours des séjours à Rouen avait-il pris un intérêt particulier aux mouvements du port jusqu'où remontaient alors, les grands voiliers?*

*Toujours est-il que brusquement, il fugue et embarque comme mousse à bord d'un "terre-neuvas" pour la campagne de pêche à la morue sur le banc de Terre-Neuve. ce départ se situe au printemps (fin avril-début mai 1895). Il a donc 16 ans ½. Comment cet embarquement fut-il possible, alors que l'indispensable autorisation familiale n'avait vraisemblablement pas été fournie ?*

*Difficile, mais pas impossible! Rappelons la tentative de Jules Verne qui à onze ans, réussit à acheter à un mousse son ordre d'embarquement et fut de justesse récupéré par son père à bord du long-courrier "La Coralie" alors que celui-ci, parti de Nantes, avait déjà dépassé Paimboeuf. De même, le départ de Georges Dupuy, le chancre de la mer et des cap-horniers, à 17 ou 18 ans à bord du trois mâts "Cécile Auger" avec la lettre de complaisance d'une vieille femme qui l'avait élevé. Pour René Pétel, le relatif mystère qui entoure les conditions de ce départ fait que nous n'avons encore pu retrouver de quel port et sur quel bateau celui-ci eut lieu.*

*Rude découverte de la vie de marin en tout cas, pour notre jeune aventurier! Le mousse n'est pas dorloté à bord et sans qu'il soit systématiquement malmené, on accélère facilement l'accomplissement de sa tâche par une bourrade ou une semelle au bas du dos. Puis, la pêche à l'époque, à bord des doris! Alors que le voilier stationne, ces petites embarcations vont tendre et relever les lignes, par tous les temps dans la brume et le froid, l'eau de mer rongéant les mains crevassées !...Rentrés à bord du voilier il faut ouvrir les morues, les saler rapidement! Pour se reconforter...des repas où se retrouve souvent la soupe aux têtes de morue, car l'armateur réduisait au minimum sa participation à la nourriture de l'équipage. C'était à chaque "terre-neuvas" d'emporter un colis suffisant (café, sucre, biscuits, conserves...) pour compléter cette alimentation*

*spartiate.*

*Pour René, parti en coup-de-vent, il faut qu'il se contente de l'ordinaire. Les abats de la morue ne servent pas qu'à la soupe. Il n'y a évidemment pas d'électricité à bord et l'éclairage du poste d'équipage se fait par des lampes rustiques, vieilles cafetières remplies de l'huile des foies de morue fraîchement pressés, dans laquelle trempe une mèche! Cela fume abondamment et c'est la face noircie que les hommes sortaient du poste, le matin.*

*Cependant René évoquait plus avec une certaine satisfaction les souvenirs de ce temps fort de sa jeunesse et en revint plus mordru encore par : "l'appel du large".*

*Après cette campagne, la vocation maritime de René dut, bon gré mal gré, être acceptée par sa mère, mais ils doivent s'accorder pour envisager de l'orienter plus sérieusement vers une carrière d'officier de marine marchande.*

*En 1896/97 termine-t-il des études secondaires ? ou accomplit-il une nouvelle navigation ? cela reste à retrouver. Nous savons seulement qu'en décembre 1897 il embarque à bord du trois mâts "Lamoricière" en qualité de pilotin. Le "pilotin" était un mineur, présenté par ses parents à l'armateur, qui faisait un voyage probatoire sur un bâtiment pour se préparer aux fonctions d'élève officier. Cette navigation n'était validée que si le jeune homme se présentait ensuite aux examens de la marine marchande. L'appellation dérivait de celle donnée au XVIIIème siècle aux élèves pilotes ou aux apprentis timoniers.*

*De décembre 1897 à novembre 1898, notre pilotin fait le tour du monde avec le "Lamoricière". Il doit déjà faire un premier passage au Cap Horn et connaître les rudes épreuves de la navigation dans la tempête et des périlleuses manoeuvres de voiles dans des vergues et gréements couverts de glace. Il découvre aussi le charme des "Isles" et se souviendra de la chanson créole que les belles Martiniquaises adaptaient pour chaque arrivée et départ des beaux voiliers et qui dans la circonstance était :*

*Lamo'icié est un g'and bateau*

*Qui va su' l'eau*

*comme un cachalot*

*Son capitaine et son sigond*

*bis*

*Sont tout é deux é bon éfants*

*Sur le chemin du retour, à l'escale de Glasgow, le consul de France lui signale qu'on l'attend depuis quelque mois pour l'accomplissement de son service militaire. Il est rapatrié, incorporé à Rouen, puis le 21 janvier 1899 affecté comme guetteur au sémaphore du Cap de la Hague.*

*En tant que seul fils d'une veuve son temps de service est limité à un an et le 21 janvier 1900 il est libéré.*

*Que fait-il, de cette date à l'automne 1901 ?*

*Il semble en effet que ce soit seulement fin 1901 (Il a 23 ans) qu'il entre à l'Ecole d'Hydrographie<sup>1</sup> de Granville (Manche). Dans cette ville puis à Nantes (Loire Inf.), il sera donc ce qu'on appelait alors "candidat officier" jusqu'en février 1904. En dehors des études fort sérieuses et précises, les "candidats" menaient, paraît-il, une assez joyeuse vie d'étudiants frondeurs et je me souviens d'allusions à des nuits au cours*

<sup>1</sup> C'était le nom qui désignait alors les établissements qui deviendront ensuite les Ecoles d'Officiers de la Marine Marchande et qui en cette année 1986 sont menacées de disparition.

desquelles les enseignes des commerçants étaient déplacées d'une boutique à l'autre, où la guérite du douanier sur le port se trouvait renversée, avec le douanier à l'intérieur et qui se terminaient au petit matin chez une des logeuses ou dans une auberge où nos perturbateurs, assurés d'une indulgente complicité se restauraient d'un solide petit déjeuner au centre duquel trônaient, de majestueuses mottes de beurre. René partageait avec un ou deux camarades une chambre dont le mobilier comportait en permanence un tonneau convenablement rempli, au pied des lits.

Muni de son diplôme, il ne trouvera pas aussitôt pour autant un embarquement comme officier. Seul élément précis : nous savons qu'en mai et juin 1904, il est timonier du paquebot "Martinique" pour un voyage du Havre à Colon (Panama) où il débarque. De juin à décembre 1905 il est cependant second capitaine de la goélette " Joséphine ". Il était de toute façon exclu qu'il ait le Commandement d'un navire, car pour cela les armateurs demandaient une caution, et ni sa mère, ni son beau-frère constant Badier ne voulurent jamais s'y engager. L'esprit fantaisiste et indépendant de René leur donnait une excuse que l'on peut comprendre. Il est probable qu'il naviguât donc comme lieutenant ou comme second, surtout à bord des bâtiments de l'armement Bordes de Nantes qui lancèrent les derniers grands voiliers de la marine marchande française. Sur la période " maritime " de la vie de René Pétel nous ne disposons par ailleurs que des souvenirs ou anecdotes, sans chronologie précise, recueillis oralement soit de l'intéressé, soit par l'intermédiaire de l'aîné de ses neveux actuellement vivant (1986) Fernand Badier né en décembre 1900.

Souvenirs d'escales et de chargements de nickel à Nouméa, ou de guano à Iquique, au Chili avec encore un passage du Horn; souvenir de 2 embarquements manqués à Dunkerque sans que l'on sache s'il s'agit de 2 faits se succédant ou s'étant produits à quel temps d'intervalle :

se trouvant les poches à sec du moindre sous (il est probable que cela arrivait assez rapidement après chaque retour de voyage), René obtint de sa mère qu'elle lui fournisse de quoi faire face à un nouvel embarquement - sans doute comme lieutenant ou second- et il rejoint Dunkerque avec cantine regarnie, uniforme neuf, sextant etc...

Disposant d'un délai de quelques heures, il retrouve dans un estaminet du port, un groupe de camarades. Arrive là, un lot de marins anglais avec lesquels comme souvent s'échangent rapidement des propos...disons...,discourtois, qui servent de prétexte à une solide bagarre, avec renversement des tables...,etc... Est-ce pour achever la déroute des "goddems"<sup>2</sup> ou pour retourner une situation devenant défavorable aux siens, toujours est-il que René attrape le chien du patron et le tenant par la queue, le fait tourner et le catapulte enfin en une trajectoire qui finit dans la vitre de la devanture qui n'y résiste pas!

Le patron prend très mal la chose, la police alertée, constate les dégâts et, finalement, René désigné comme principal responsable doit en assurer la réparation pécuniaire...Par-dessus le marché les heures se sont écoulées... le navire est parti, sans lui.

Il ne reste plus qu'à vendre cantine, uniforme, sextant, ... Pour couvrir le plus gros des frais, il devait cependant subsister après cela un solde à régler dont le tenancier ne fit pas grâce. Bon gré mal gré, il fallut le payer. Mais le jour du dernier règlement, envoyant le mandat de la poste de Nantes, René le fit accompagner d'un télégramme ainsi conçu : Reçois la somme de ... qui te restait due et.. mon cul sur tes lèvres roses .. obligeant la préposée des P-T-T- rougissante et outrée (nous sommes dans les premières années du siècle) à enregistrer mot à mot ce message rabelaisien et vengeur. C'est à Dunkerque aussi que, surveillant un chargement à bord d'un navire en

---

2 traduction pour les oreilles françaises de l'emploi fréquent par les marins anglais du juron God damned = que Dieu me damne

partance, il reçoit un palan servant à la manoeuvre sur la cuisse d'où fracture, hospitalisation... départ manqué.

Il gardait pourtant un assez bon souvenir de ces 90 jours passés à l'hôpital où paraît-t-il plusieurs aimables dunkerquoises lui apportaient des gâteries. D'ailleurs, malgré la gêne que lui laissa ce fâcheux accident, ne devait-il pas en remercier la Providence....on ne revit jamais le bâtiment-sur lequel il devait partir et qui fut considéré comme "perdu corps et biens".

Souvenir plus bucolique: Ayant mis sac à terre à Brest et sachant pouvoir retrouver un embarquement à Nantes, il fait à pieds le trajet, en suivant le canal de Nantes à Brest et en demandant l'hébergement aux éclusiers.

C'est chez l'un de ceux-ci qui remplissait également les fonctions de garde champêtre et qui devait en outre posséder une certaine culture et assez d'humour qu'il remarqua, inscrite sur la porte de la maison, cette citation illustrant son double rôle :

"Celui qui met un frein à la fureur des flots

Sait aussi, des méchants, arrêter les complots."

(Racine, *Athalie* Acte Ier, Joad )

Quant à la raison de la cassure de cette carrière d'officier de la marine marchande, c'est un incident, dont nous n'avons pas connu toutes les données mais que l'on peut reconstituer très probablement :

Fin 1906 ou début 1907, il embarque comme second à bord de "La Belle Gabrielle" navire équipé pour ramener des langoustes qu'il allait récolter auprès de petits navires de pêche travaillant au large des côtes d'Espagne et du Portugal. René se heurte au Capitaine qui est un de ces "Pachas " qui, par souci d'augmenter leur gain ou par tempérament, nourrissait chichement l'équipage et le traitait plutôt en maître d'esclaves. Le sentiment profond de la justice qui restera toujours dominant chez René et son caractère entier l'amèneront à se poser en tampon entre les hommes et le capitaine. Le conflit éclate jusqu'à un tel degré qu'ils en arrivent au heurt physique... Après cela, difficile de trouver un engagement chez un armateur! Nous retrouvons notre héros, à 29 ans, le 14 juin 1907 engagé au 1er régiment de la Légion étrangère. Il arrive le 17 juin à Sidi-Bel-Abbès. Le 5-8-1907, sa compagnie quitte cette garnison et débarque le 7 sur la plage de Casablanca avec les troupes placées sous les ordres du général Drude. C'était le tout début d'une réelle intervention française dans ce pays. Jusqu'ici, elle s'était limitée à l'occupation d'Oujda, en 1907, par Liautey agissant depuis le sud oranais. Cette fois l'action résulte d'incidents secondaires, aggravés par des maladresses, à la suite desquels les tribus de Chaouïas campant à proximité envahissent la ville, massacrent les juifs puis font la chasse aux européens obligés de se réfugier dans les consulats où ils se trouvent assiégés<sup>3</sup>.

Après leur délivrance et le "nettoyage" de la vieille cité chérifienne, le dégagement des environs se fit d'abord avec une certaine circonspection, se limitant à une zone de quelques km. Le Général Drude jugeait ses effectifs insuffisants pour une stratégie offensive. Début janvier 1908, le commandement passe au Général d'Amadé qui lance une action en profondeur jusqu'à Ber-Rechid puis la ville de Settat (à 71km env.) et obtient la soumission de plusieurs tribus. Les combats de pacification se poursuivirent cependant, avec les difficultés nées du fait qu'à Paris le gouvernement, cherchant à

---

<sup>3</sup> Voir à ce sujet le livre excellent et très précis de Georges BOURDON: " les journées de Casablanca " Ed. Pierre Lafitte 1908 et également, traduit de l'anglais : " au Maroc avec le général d'Amadé " du correspondant du Times Réginald RANKIN Ed. Plon 1909.

*éviter des complications internationales, bridait plutôt l'action de d'Amadé. Ce n'est que plus tard que Liautey obtiendra des coudées franches.*

*René participe à ces mouvements et à ces combats jusqu'à fin juillet 1908. Il est surtout gêné au cours des longues marches (facilement jusqu'à 70 km dans la journée avec le barda et dans le sable) par des douleurs à la cuisse, séquelles de sa fracture dunkerquoise.*

*Le 4 août, son unité étant relevée, il revient en garnison à Sidi-Bel-Abbès où il est affecté à la musique du régiment.*

*Il revient en permission fin août ou début septembre, sa mère étant gravement malade. Elle avait toujours eu un problème cardiaque et c'est un accident de cette origine qui se produit alors et qu'elle ne surmontera pas; son décès se produit le 16-9-1908. Pendant ses derniers jours elle ne pouvait plus se passer de la présence de ce fils si peu choyé pendant longtemps. C'était René qui la soignait, la peignait.....*

*Après le décès, s'appuyant sur les conséquences de sa blessure ancienne, il entreprend des démarches pour être réformé et libéré de son engagement de 5 ans à la Légion. Il est d'abord assez mal reçu dans les bureaux militaires mais son beau-frère Badier, pouvant obtenir l'intervention du ministre de la guerre, Maurice Berteaux, toutes les objections disparaissent et très vite alors la Commission spéciale de Vincennes le classe réformé N°2 pour fracture ancienne du fémur gauche, le 9-11-1908. Il a 30 ans, il est libre, plein d'énergie, instruit, mais sans situation. Constant Badier, dont le négoce de boucherie en gros aux Halles de Paris se développe, lui propose de le prendre comme employé et lui assure le logement, chez lui, 11 rue du Rocher à St.Maur des-Fossés (Seine). Cette offre se combine avec les accords concernant les suites du partage de la succession de Madame veuve Houtarde, liquidée en mars 1909. Partage assez complexe ! D'abord du fait des dispositions testamentaires d'Emilie, prises en janvier 1908, où se retrouvait encore sa défiance vis-à-vis de son fils. Elle décide la conversion de son héritage (en particulier par la vente des propriétés immobilières à St.Maur et à Paris) en rente 3% et, pour la quotité disponible, que la nue-propriété en soit partagée entre ses deux filles, René n'ayant que l'usufruit. Là-dessus se greffe la remise en compte des dots de Camille et Lucie (21 500 F chacune) et des dépenses faites pour René (environ 10 000 F). Enfin sur les 158 000 F (francs or 1908) qui constituent l'actif total de la succession, une partie est représentée par un immeuble, rue Damrémont à Paris, d'une valeur de 155 000 F, mais sur laquelle 70 000 F, seulement avaient déjà été payés par madame Houtarde. Il est décidé que Madame Badier rachète les parts de ses cohéritiers sur la somme déjà versée et se charge de la suite du paiement à la société vendeuse. Concernant ce rachat, René fait consigner par le notaire que Lucie et lui renoncent à toute inscription de privilège en garantie de son paiement. Par la suite ayant reçu de Constant Badier, sur cette part lui revenant (25 000 F), diverses avances au moment de son mariage (globalement à peu près 6 400 F), il fait abandon du reste à sa soeur jugeant qu'avec 5 enfants déjà, elle en avait plus besoin que lui. Chez sa soeur et son beau-frère, René s'entend fort bien avec ses jeunes neveux, ce qui ne l'empêché pas de distribuer quelques corrections bien méritées - en particulier le jour où il récupère Fernand après que celui-ci ait entrepris un exercice d'équilibre le long du toit de la maison. Les enfants n'en sont pas moins admiratifs de cet oncle qui a fait le tour du monde et connu tant d'aventures.*

*C'est aussi en 1909 que se décide l'union de René PÉTEL et de Renée BOUDIER - fiançailles le 25 juillet et mariage le 23 sept. Les deux familles se connaissaient car les Boudier étaient locataires de Madame Houtarde pour l'habitation attenante au café-débit de vin qu'ils tenaient à St.Maur-des-Fossés au coin de la rue Garnier-Pagès et du Bd National (actuelle av.Foch). Le prestige de l'uniforme a-t-il joué auprès de Renée,*

car à l'automne 1908 notre légionnaire est encore en tenue et cela a dû s'ajouter à sa séduction naturelle. Pour lui, outre le charme de la jeune fille - elle était très jolie, taille très fine et fraîcheur de 18 printemps - sans doute a-t-il ressenti la satisfaction de jouer le Prince Charmant de cette Cendrillon. Madame Boudier, en effet, menait la vie dure à sa fille aînée et l'utilisait plutôt comme servante. Après un voyage de noces à Jersey le ménage s'installe dans un coquet pavillon, 23 avenue du midi à St.Maur, pas très loin de chez les Badier. Tout semble aller pour le mieux. Le soir ou le dimanche, des amis viennent en visite. René joue du violon, une amie de Renée, Suzanne Soubies (qui sera marraine de Francis), se met au piano, accompagnant la jeune épouse qui chante les mélodies de Delmet ou d'autres succès de cette époque. Cependant la jeune femme est un peu froidement reçue par ses belles soeurs car on lui reproche surtout de ne pas avoir de dot; quelques frictions durent se produire entre les beaux-frères et un jour, vers 1911 peut-être, René décide de changer son fusil d'épaule (ce ne sera pas la dernière fois!).

Il retrouve un ami, ancien officier de marine marchande lui aussi : Maurice Leloup (qui sera parrain de Francis). Ils entreprennent de vendre, essentiellement, paraît-il, à de riches Brésiliens les premiers avions que l'on présentait sur le terrain d'Issy-les-Moulineaux. C'est là que se situe une anecdote qui explique que cette occupation ne se prolongea pas : Renée accompagnait quelquefois son mari sur le terrain. De nature enjouée, elle entretenait facilement la conversation avec les éventuels clients et les pilotes. Un jour l'un d'eux, le célèbre Pégoud, qui accomplira le premier "looping" en 1913, lui propose de lui donner le baptême de l'air. Elle monte à la place du passager. On lance l'hélice, le moteur tourne, le coucou va prendre sa ligne de décollage. Soudain René Pétel qui était occupé avec un autre interlocuteur, voit sa jeune femme dans la carlingue.....mais c'est qu'il n'est pas question que son épouse prenne des risques autrement que sous son aile....et puis, personnellement, il n'a pas grande confiance dans ces engins volants.. Il bondit, empoigne l'aileron arrière, s'arqueboute et....retient l'avion ! Sur son injonction, Renée doit descendre et ce n'est qu'après qu'il libère l'appareil.

Un premier fils, André, était né le 24-12-1910 mais il meurt à 3 jours; René se retrouvera seul pour suivre le cercueil. Le second, Francis, vient au monde le 24-2-1912. C'est alors que sa tante, Lucie, vient de St.Circq-la-Popie (Lot) disant à son frère lorsqu'il lui ouvre la porte : "je viens voir mon neveu". A quoi René lui réplique : "On ne voit pas mon fils si l'on n'a pas reçu ma femme" et lui referme la porte au nez ! Il semble que jusque là, le ménage réside toujours avenue du Midi à St.Maur mais, fin 1912 et en 1913, ils habitent à Sèvres, 2 rue de Brancas, peut-être pour se rapprocher d'Issy-les-Moulineaux. C'est là que Francis sera baptisé le 19-10-1913 . En 1914, à la naissance d'Henriette, l'adresse des parents est 74 rue Olivier de Serres à Paris dans le 15ème arrondissement, près de la porte de Versailles, et en 1916 et début 1917 on les retrouve rue des Epinettes, dans le 17ème, près de la porte de St.Ouen. C'était l'époque des alertes qui annonçaient l'arrivée des "Zeppelins" sur Paris qui subissait aussi les tirs aveugles de la "grosse Bertha". Dès le déclenchement des sirènes, Francis, craintif et prudent, filait vers la cave accompagnant les premiers voisins qui descendaient; la petite Henriette, elle, commençait par aller au buffet de cuisine pour s'approvisionner de morceaux de sucre et de chocolat...!.Entre-temps évidemment René a cessé sa collaboration avec Leloup. Il travaille d'abord dans la société des ascenseurs Eydoux-Samain, puis on lui propose de partir à Casablanca pour tenir un "Comptoir". Le médecin de famille ayant émis l'opinion que cela pourrait être fâcheux sur le plan de la santé pour sa jeune femme enceinte d'Henriette, il y renonce et fin 1914 il est comptable chez un négociant en chocolat, café. Quand, au cours de la guerre 1914-1918, les



difficultés de ravitaillement commenceront à se faire sentir, ces précieuses denrées seront une monnaie d'échange bien appréciée. Le 9 décembre 1914, il a été classé dans le Service auxiliaire et sera maintenu dans ses foyers jusqu'au printemps 1917. Le 16 mai de cette année il est mobilisé, rejoint le 1er régiment de Zouaves à St-Denis et ira garder les voies au tunnel de Rolleboise, près de Bonnières-sur-Seine sur la ligne Paris-Rouen. Le 2 août il passe au 147ème d'infanterie et va garder cette fois les prisonniers allemands, au camp de Guérande, près de La Baule et du Croisic. René trouve son rôle de gardien bien fastidieux. Un jour il voit un avis affiché annonçant qu'on recherchait d'anciens officiers de marine marchande pour renforcer les effectifs de la police des ports: Il écrit. Sa candidature est retenue et le 24-9-1917 il est nommé Inspecteur auxiliaire de la police spéciale maritime à Brest. Assez vite, la famille le rejoint. ils resteront à Brest jusqu'au début de 1919, mais y occuperont trois logements successifs, ( le loyer...,et le confort...,diminuant à chaque changement) :

1° - Dans le beau quartier, rue d'Aiguillon, près du cours Dajot, chez Mme.Philomène Abarnoux.

2° - Dans le quartier St-Martin sur la place de l'église, ce qui permettait aux enfants de voir de haut les cortèges des cérémonies.

3° - Enfin, dans une pièce unique, chez Mme coquel, dans une rue longeant le cimetière.

C'est là qu'un jour René rapporte, pour améliorer le menu, deux belles araignées de mer vivantes; mais Renée n'a jamais pratiqué l'accomodement culinaire des crustacés. Un peu craintive, elle jette les bêtes dans une marmite d'eau...froide ! et la met à chauffer sur la cuisinière. Dès que la température s'élève, les araignées qui étaient peut-être engourdies se réveillent, trouvent la situation inconfortable, soulèvent le couvercle, se hissent hors du récipient, échouent sur le carrelage où elles commencent à se promener. Terreur de Renée et des deux enfants qui, pour échapper aux "monstres" montent sur les chaises où le père de famille les trouvera encore réfugiés en rentrant pour le dîner. Le 10-2-1919, René est démobilisé. On lui propose de rester dans le corps de la Sûreté Générale, en lui faisant valoir que son niveau peut lui laisser espérer d'arriver assez vite au grade de commissaire, mais il éprouve une certaine allergie vis-à-vis du style Policier, en particulier pour avoir été témoin de la différence d'attitude suivant qu'on a affaire à de petites gens ou à des notables. Il décline donc cette offre et toute la famille revient à Paris. Provisoirement il faut se loger chez les parents de Renée, M. et Mme Boudier qui tiennent maintenant un café rue de Picpus. Hélas il ne règne pas un climat très paisible entre Renée et sa mère, non plus qu'entre celle-ci et sa seconde fille Suzanne; Paul-Emile Boudier se réfugie quant à lui dans un silence taciturne, ce qui n'est pas favorable commercialement, au style de clientèle que suppose un débit de boissons. En s'interposant au cours d'une dispute, Renée reçoit un coup très violent dans le ventre; or elle est enceinte et près du terme, cet incident fut-il la cause des convulsions tétaniques dont souffrira le futur bébé dès sa naissance et dont les suites nous le verrons, seront irrémédiables ? On ne peut certes l'affirmer mais un doute flottera toujours à ce sujet. L'accouchement de cette petite Geneviève à lieu le 5-3-1919 chez une sage-femme à St.Maur. Bientôt d'ailleurs, la famille revient se loger dans cette boucle de la Marne, d'abord au 3 rue Victorine, en location meublée, mais assez rapidement ensuite dans un pavillon plus vaste 47 Bd National (devenu depuis av.Foch). Peu de temps après son retour à Paris, René travaille de nouveau aux Halles avec son beau-frère Badier. Il part très tôt le matin, vers 3h. Constant Badier passe le prendre avec sa voiture. Fernand, le neveu de René, est maintenant dans l'affaire, lui aussi, après un séjour en Angleterre. Il a le goût des belles voitures: une Delage puis une Delahaye. Le jeune Francis, sans doute emmené un jour par son père aux Halles (il

devait avoir 8 ans) garde le souvenir "époustouflant" d'être rentré à Saint-Maur avec son grand cousin en prenant les quais de Seine, vers Bercy, à 140 km, à l'heure. Peu au-delà de 1920, René reprend sa liberté vis-à-vis de son beau-frère et entre comme caissier au "Lit National" rue de la Roquette. Il semble s'entendre fort bien avec le gérant du magasin, Monsieur Coulon, comme le prouve l'anecdote suivante. Pendant quelques années, profitant de ses fréquents déménagements René avait "oublié" de faire ses déclarations de revenus et se trouvait bien de ne pas payer d'impôts.

L'administration persévérante avait pourtant fini par retrouver sa trace, au moins celle de son lieu de travail. Un inspecteur se présente rue de la Roquette et après avoir décliné sa qualité pose au monsieur d'aspect fort sérieux qu'il trouve dans le bureau.....,c'est-à-dire, sans le savoir, à l'intéressé lui-même, la question : N'avez vous pas dans votre personnel un certain Monsieur Pétel? René: Monsieur Pétel! Mais certainement nous l'avons eu, le pauvre homme! et jusqu'à ce que la maladie l'emporte. Et, se tournant vers M.Coulon, Voyons., vous rappelez-vous quand il est mort? -Monsieur Coulon, entrant dans le jeu : "oh., environ 6 mois je crois! nous le regrettons bien, c'était un excellent employé". Sur quoi, l'inspecteur, satisfait de boucler son enquête, porte la mention "décédé" sur son dossier.....,et l'éponge est passée pour René sur deux années sans doute d'un impôt qui, en tout état de cause, ne devait d'ailleurs pas être très élevé. Par la suite, il passa au siège de l'entreprise, au Pré-St.-Gervais, en qualité de comptable. René rentrait très tard à la maison à cette époque, lorsque les enfants avaient fini de dîner. C'est l'époque d'une certaine aisance pour la famille et l'on gardera plus tard, un souvenir nostalgique du temps du "47" . On paie les services d'un jardinier qui vient, de temps à autres, tondre la pelouse et surtout on emploie une bonne à demeure. Ou, plutôt 3.,successivement. Augustine d'abord. Elle avait dans sa chambre un si beau papier à lettres bleu ciel qu'Henriette admirative, ne résista pas à l'envie d'en chiper quelques feuilles, ce qui lui valut quelques ennuis.! Francis se souvient, lui, qu'Augustine lui lisait de belles histoires (en fait les fables de La Fontaine) et qu'il resta longtemps perplexe en entendant la conclusion de celle du Renard et de la cigogne:

*Trompeurs c'est pour vous que j'écris*

*Attendez-vous à la pareille .*

se demandait quel "appareil" pouvait être ainsi à redouter. Valérie qui ne resta pas longtemps. Henriette ne l'aimait pas car elle refusait de se laisser commander par la petite fille. Gabrielle : notre petit tyran en jupons se rattrapa avec elle et lorsque sa mère lui demandait un service, par exemple d'aller chercher une couche pour Ginette bébé, celles-ci séchant au grenier, elle en demandait l'exécution à la bonne en affirmant: Maman a dit que...!.ou bien elle lui disait: je veux bien t'aider mais il faut que tu me donne du sucre et du chocolat....?.. Cette excellente fille pleura pourtant en les quittant quand il fallut s'en séparer faute de pouvoir continuer à la payer.

Les deux aînés vont en pension dans la journée, Francis chez M. Pétavin (Av.Diderot, à qui succédera l'institution Bonnet) et Henriette chez M. et Mme Maas (au 1 av. du Gran-Chêne, qui deviendra pension Tixador) où elle a parait-il son premier flirt, (elle a huit ans), avec un nommé saco... et ce au plein moment de l'affaire saco et Vanzetti aux U-S-A-. C'est là qu'un soir, en sortant de l'école avec sa copine, Jacqueline Péters, Henriette sachant que son père ne rentrait que vers 21h. et qu'avec maman on s'arrangeait toujours, va faire des tours de chevaux de bois à la fête, sans argent bien sur. Elles se font sérieusement gronder par le gars du manège qui les menace des gendarmes et, malchance, rentrant à la maison à 18h.30, son père est déjà rentré et la reçoit sur le perron en lui flanquant la trempe ! La maman ayant prévenu l'école, le lendemain M. Maas lui dit que les gendarmes la recherche. Qu'elle fasse attention à

elle! Dès lors Henriette se cachera ou filera à la vue d'un quelconque uniforme (même celui du facteur). Un des maîtres de l'Etablissement d'enseignement Pétavin, habite l'hôtel de la Porte Blanche (depuis disparu dans l'agrandissement du carrefour) qui est à coté du 47. De leur chambre les enfants voient la fenêtre de la sienne et, assistent, amusés, à sa toilette matinale. Ce qui les frappe c'est que, sitôt enfilé son pantalon sur le caleçon long qu'il n'a pas quitté, son premier soin est de se coiffer de son chapeau melon et que c'est ainsi revêtu de sa dignité qu'il procède à une rapide ablution du visage et des mains, avant de fixer son faux col. De plus ils se rongeaient les ongles! Une grande ombre cependant sur cette période heureuse et qui, elle, durera au delà des beaux jours : Les convulsions tétaniques qui ont saisi Ginette (Geneviève) après sa naissance ont bloqué son développement normal tant physique qu'intellectuel. Malgré la consultation du Professeur Nobécourt, grand ponte du domaine médicale exerçant à l'hôpital des "Enfants malades" et une tentative de traitement en cet hôpital, les crises persistent. Seul soulagement: des bains dans une eau à 37° dans laquelle il faut la maintenir et c'est seule sa mère qui le fait. Hélas, on s'aperçoit alors que, malgré tout, elle n'arrive pas à marcher. Elle restera paralysée des membres inférieurs et ne fera ses premiers pas que tout d'un coup à 5 ans à la stupeur du Monde médical qui avait déclaré que ce serait impossible; mais elle n'aura jamais qu'un langage inarticulé et restera un grand "petit enfant" à la charge de sa mère surtout, dont l'existence se trouvera bloquée au foyer ainsi, pour une part, que celle de sa soeur aînée. Le père supporte à la maison cet handicap mais préfère ne pas l'exposer à l'extérieur. Les soins des premières années (qu'aucune protection sociale ne couvre à l'époque) ont coûté fort cher et malgré les éléments d'une apparente prospérité, les finances du ménage, s'apparentent pour ne pas changer, à l'exercice de corde raide. Fin 1922, au moment de la naissance de Claude il faut songer à réduire les frais de logement et l'on va s'installer à Arcueil dans un modeste pavillon de là "cité-jardin" sise près de l'aqueduc. C'est là qu'ils ont le souvenir du "Planteur de Caïfa" (café et épicerie) qui passait dans la rue avec son triporteur vert. Quoique né à St.Maur, chez une sage-femme de la rue Charles Floquet, durant le déménagement, et la nuit de Noël, c'est à St-Denis d'Arcueil que Claude sera baptisé le 8-2-1925. C' est en juin 1922 que Francis faisant sa lère communion à St.Maur, à N.-D.- du Rosaire, on en profite pour baptiser Henriette et Ginette. Et puis, il fallait bien que ça arrive dans les premiers mois de 1923, un nouvel incident vient interrompre la carrière de René au "Lit National". Pourtant celle-ci se présentait bien. Le directeur, M.Péjaudier, l'appréciait et lui laissait espérer un poste de direction de magasin. Mais se rapprochant de la sphère directoriale, il se trouve en rapport avec Mme Péjaudier et ne voilà-t-il pas que cette dame prétend lui donner des ordres. Dieu sait si, plus encore à cette époque, l'intervention féminine était mal admise dans les affaires. René réplique si "vertement" à la dame (il lui dit: vous m'emmerdez...!..) que celle-ci, outrée, demande son renvoi et son mari tout en réitérant à son collaborateur l'assurance de son estime....s'exécute ! Il aurait fallu tenir compte du fait que si Péjaudier était directeur, c'était sa femme qui possédait le capital. René, s'il a beaucoup d'autorité naturelle, n'aura, par contre jamais beaucoup de diplomatie.!...Son ami Leloup, ex-capitaine long-courrier, qui a dû mener plus habilement sa barque, possède 17 rue Brunel dans le 17ème près de l'Av. de la Grande-Armée, un commerce de volailles, vins fins etc... Pour tirer d'embarras son condisciple il lui confie la gérance. Le magasin s'appellera : Comestibles R. PÉTRUS (transposition transparente de R.PÉTEL). Francis, qui a 12 ans, fait alors ses premières armes professionnelles comme garçon de courses. Malheureusement le tempérament de René ne comporte pas le doigté et le style légèrement déférent qu'attend la clientèle " huppée " du quartier et, surtout, il ne sait pas que

*l'indispensable est de s'allier les bonnes grâces des cuisinières ou valets chargés des achats par quelques "commission" sur ceux-ci. Francis se souvient de la question qu'on lui posait lorsqu'il allait livrer ; Et le "sou du franc"?? ce qui pour lui s'apparentait à l'hébreu! Le commerce de volaille bat de l'aile., et, au bout de 6 mois, il vaut mieux y renoncer. Francis et Henriette se rappellent que pendant cette période force poulets figurèrent au menu des repas familiaux et que l'on commençait à s'en lasser. Est-ce par une conjonction entre son expérience dans le commerce alimentaire et celle, plus réelle, de marin ? peut-être aussi sur l'intervention de Leloup? René, un peu au pied du mur, accepte un poste de Cambusier (responsable du stockage, de la conservation et de la distribution des aliments) sur un paquebot , le Niagara , de la Compagnie Générale Transatlantique et part pour un voyage qui durera presque deux mois, vers La Havane, New-Orléans et retour. Au nombre des passagers se trouvait l'illustre ténor Caruso. L'artiste, très imbu de sa célébrité, avait un caractère difficile et traitait de haut le personnel de bord. Oserons nous raconter ce qui advint? Eh bien oui, tant pis pour les délicats..! Un jour, il conteste la netteté de l'assiette posée devant lui, réclame le responsable, donc le "cambusier" (en l'occurrence René) et exige le remplacement en termes hautains, que digère mal celui-ci. Il emporte l'objet du litige à la cambuse, il..., pisse dessus, l'essuie juste le nécessaire puis la rapporte au "rouspéteur" qui satisfait souligne ce qu'il croit son triomphe en disant : Ah! au moins celle-ci est chaude! Au cours du voyage, René est choqué par l'énorme gâchis de denrées dû à l'intérêt que le commissaire de bord (officier chargé des fonctions administratives et de l'intendance) y trouve du fait du fait de sa commission sur les achats - A la Havane on jette à la mer, sans vergogne, une bonne part des denrées approvisionnées au départ et qu'on renouvelle. Le même scénario se déroule à New-Orléans. Dans cette dernière ville, notre cambusier s'indigne des raffinements pointilleux de la ségrégation raciale dans les Etats du Sud des U-S-A- qu'il découvre, en particulier dans les tramways où, évidemment contestataire, il tente, mais en vain, de monter dans le compartiment réservé aux Noirs, d'où la police le fait descendre. Il constate aussi qu'alors (en 1923) New-Orléans se souvient encore d'avoir été: La Nouvelle Orléans et qu'on y trouve une bonne part de la population parlant un français un peu particulier "le cajun". Au retour de ce voyage, René a une idée!...Monter un élevage de volailles, complété par celui de lapins argentés (spéciaux pour leur fourrure). Il en parle à Constant Badier en lui proposant de s'associer à cette entreprise et surtout d'y fournir les fonds de départ. Constant, plutôt sceptique ne dit ni oui, ni non et promet vaguement une aide éventuelle si René lui présente un projet concret déjà en état de démarrer avec quelques chances de développement. Le futur éleveur, toujours enthousiaste, sûr de la réussite, considère cela comme valant un engagement ferme et....., en février 1924, sous la neige, toute la famille déménage pour aller à Celettes, près de Blois, à l'orée de la forêt de Russy, dans un bâtiment dit "La Tuilerie" inclus dans le domaine du Château de Luthaine appartenant au comte de Chevigné. Le logement est rustique et ne comporte que deux pièces, avec pour tout chauffage l'âtre de la cheminée dans l'une d'elles. Quant à l'eau il faut la prendre à la pompe, dehors. René commence à monter poulaillers et clapiers mais il semble que tout ne se passe pas comme il l'espérait. La participation Badier, c'était prévisible, ne se réalise pas. Constant se contentera de lui envoyer ----une bicyclette ! grâce à laquelle René pourra faire le trajet pour travailler un peu dans une scierie voisine et assurer un minimum de budget au ménage. Pendant ces quelques mois, les aînés ne vont pas à l'école d'autant que, pendant une période, leur mère est malade et ne peut sortir. Ils jouissent de cette vie dans la nature, parfois un peu rude lorsqu'il faut aller dans la forêt chercher le bois nécessaire au feu de la grande cheminée munie d'un trépied sur lequel on pose la marmite. Claude (qu'on appelle P'tit*

Claude, nom qu'il gardera dans la famille jusqu'à son mariage) est un bambin plutôt fluët, ce qui lui permet de se sauver de la maison, à quatre pattes, en passant par la chatière du bas de la porte. Un jour, il faillit être perdu ainsi que Ginette dans la forêt. Francis et Henriette avaient emmené les deux petits dans la charrette destinée aux fagots. Les ayant déposés au pied d'un arbre, ils jouent un moment, s'éloignent sans bien s'en rendre compte et, tout à coup, s'aperçoivent qu'ils ont perdu de vue les bambins qu'on leur a confiés. Panique...car ils ne retrouvent pas l'endroit et ce n'est qu'au bout d'une recherche assez longue, qu'heureusement un hasard providentiel les ramène au point de départ. Cette existence campagnarde se poursuivra pour les enfants et leur mère jusqu'en juin 1924, mais, dès la fin avril, René renonce à ses espoirs avicoles et les précède sur le chemin du retour de façon à trouver de quoi financer le rapatriement. Logeant provisoirement chez son beau-frère, il entre à la compagnie des G 7, et devient donc chauffeur de taxi. En juin donc, retour général, mais pendant quelques semaines Francis rejoindra son père chez les Badier, tandis que Renée et les trois autres enfants trouvent asile dans le petit appartement qu'occupe Bd Kellermann, la soeur de Renée, Suzanne, mariée maintenant à Fernand Bourgerie. C'est un vrai campement car ce jeune ménage en est à la phase de démarrage et une bonne partie du mobilier consiste en caisses recouvertes de tissu. N'importe! il paraît qu'un climat de bonne humeur régnait alors et que les deux soeurs ne perdaient pas une occasion de rire. René déniché enfin un logement et toute la famille se retrouve dans un vieil immeuble assez vétuste, rue Alexandre Dumas. Il faut y lutter contre les punaises! On vit encore là au sein d'un des petits villages de Paris. Les hommes travaillent souvent à proximité dans de petits ateliers de mécanique et de décolletage du XIème arrondissement et plusieurs des ménagères ne sont jamais sorties du quartier. Leur plus lointain horizon se borne au marché de la rue d'Avon et elles ignorent toujours le reste de Paris. Dans la rue Alexandre Dumas passe encore parfois un petit troupeau de chèvres avec le gardien et marchand de fromages jouant du flutiau pour attirer les chalands. Les finances du ménage sont toujours plutôt réduites malgré le travail de René qui roule souvent de nuit et rentre au petit matin. En outre il a conservé son aversion pour le paiement des impôts qu'il considère comme une contrainte abusive et de l'argent "jeté par les fenêtres". Aussi ne s'y résigne-t-il qu'à la dernière extrémité et l'on voit arriver au domicile, avertissements et commandements, feuilles vertes, bleues etc....et jusqu'à l'huissier dressant inventaire et signalant à Renée en larmes qu'il ne lui restera qu'une table, les lits et sa machine à coudre.... Au tout dernier moment René se débrouille, prend une avance, ou emprunte, et c'est reparti jusqu'à l'an prochain ou deux au plus!

A la fin de l'été 1927, départ, avec soulagement, de la rue Alexandre Dumas. On s'installe dans un pavillon de la cité-jardin H-B-M- (Habitations à Bon Marché) de Cachan 18 place Victor Hugo. Milieu pittoresque que celui des familles de moyens modestes vivant autour de cette petite place. Par contre cet environnement n'est pas toujours aussi calme et réservé que l'auraient souhaité nos nouveaux arrivants. D'abord dans la partie mitoyenne du pavillon, la famille d'un facteur des P.T.T. (aujourd'hui: préposé des P. et T.). On y témoigne assez souvent les fins de semaine d'un goût pour l'agitation nocturne, avec quelques déplacements de meubles dégringolant un escalier, le tout ponctué de sonneries de clairon jouées par le fils aîné, vers minuit ou une heure du matin, que la proximité rend assez percutantes. Le père est aussi membre de "l'Etoile d'or", ensemble de bigophones qui vient se réunir devant sa porte avant certains défilés et fait profiter l'entourage de ses accents cuivrés et pas toujours d'une harmonie impeccable, surtout pour le joueur de violon qu'était René. De sa tournée, Av. d'Orléans à Paris, le facteur rapporte (en ne manquant pas d'en faire

état auprès de sa voisine des "occasions" cédées en fin de matinée ou de journée par les commerçants de son secteur. L'odeur puissante émanant de la cuisson, des poissons en particulier, laisse aux voisins des doutes sur la fraîcheur absolue des dites occasions ! De l'autre côté se trouve une famille qui prétend à la respectabilité, laissant entendre que le père descendrait... d'un noble espagnol et qui, surtout, se targue d'une pratique religieuse stricte. René, qui adore donner des surnoms parfois assez "verts", les baptise: les "Culs-bénis". Chez eux l'économie sur les frais domestiques, et particulièrement ceux relatifs à l'hygiène est très poussée. On s'y lave tous dans la même cuvette d'eau ; le père d'abord, puis la mère et ensuite les trois filles. Un jour la plus jeune (9 ou 10 ans) fait scandale en poussant le gaspillage jusqu'à changer l'eau pour elle. Viennent ensuite les Azaïs, qui, par analogie avec l'auteur aujourd'hui un peu oublié, du système des compensations, furent pour nous, les "Philosophes". Monsieur était d'apparence plutôt effacée et calme (sauf "poussé à bout"). Devenu muet à la suite d'un accident de voiture, il survécut peu. Sans doute par suite d'une grave coupure de la langue, bien que certains aient prétendu que c'est parce qu'il ne pouvait plus répliquer à sa femme. Il faut dire que Madame "Philosophe" était d'un caractère très expansif accentué par un usage immodéré des boissons fortes et en particulier du rhum dont elle achetait 2 bouteilles par semaine au vendeur d'épicerie, M. Jean, passant dans la rue avec sa carriole tirée par un cheval. Le médecin lui ayant prescrit un jour de prendre un bol de lait chaud avec quelques gouttes de rhum, elle inversa les proportions et ... fut cependant guérie de son mal de gorge ! Ayant sans doute dépassé certaines bornes, elle fut un soir mise à la rue, malgré ses cris, par l'époux excédé mais... dans le costume d' Eve. Sa fille lui jeta quelques vêtements par la fenêtre du premier étage et son ballot sous le bras, mais toujours dans le plus simple appareil, elle traversa la place pour se réfugier à la porte du facteur, laissant les voisins, attirés par ses cris, ébaubis et plutôt hilares devant ce spectacle inattendu. A ces quelques exemples on peut juger que, tout en étant parfois amusés, René et les siens auraient souhaité un environnement plus conforme à leurs goûts. La famille vit donc un peu repliée sur elle-même d'autant que ses moyens restent limités et que la maladie de Ginette constitue toujours un handicap. Les sorties se bornent aux emplettes nécessaires, Av. d'Orléans où l'on se rend par le tramway, plus rarement, jusqu'aux magasins de la samaritaine et du Louvre sur les façades desquels on admire, vers Noël, les immenses illuminations animées. Le dimanche, on va se promener à pieds par les sentiers qui serpentent entre les terrains des maraîchers de Bagneux et jusqu'au Parc de Sceaux qu'on vient de rouvrir au public mais qui n'est encore qu'en partie aménagé. Quand le temps est mauvais, on prend souvent les paquets de petites partitions illustrées des chansons pour la plupart d'avant-guerre (celle de 14-18). Renée et René chantent et parfois ce dernier prend son violon. A cette époque, Francis après avoir terminé son apprentissage de tourneur chez Delahaye travaillait à l'atelier des Travaux Publics à Cachan tout en en suivant les cours du soir. Puis il repart chez Delahaye, au département des pompes rue Esquirol à Paris où il participe aux essais des premières pompes à mousse carbonique. Vers 19-20 ans il a voulu entrer à l'Ecole de Maistrance en espérant parvenir ensuite à une carrière de mécanicien (second-maître puis premier maître) dans la Marine -Mais il est refoulé à l'examen médical - on juge qu'il présente des traces de rachitisme et est trop maigre . Ses parents, justement inquiets, le font examiner sérieusement ainsi que sur le plan pulmonaire. Examens tout-à-fait rassurants d'ailleurs. Cela n'empêche qu'il n'est pas admis à passer l'examen d'entrée. Il fera cependant son service militaire dans la Marine de mars 1933 à mars 1934 à Brest à bord du croiseur "Algérie" nouvellement lancé et encore en période d'essais et dont le commandant était alors le futur amiral Darlan.

Au retour il travaille un an aux engrenages Citroën d'où il part sur un "coup de gueule" (bon sang ne saurait mentir...!) pour rentrer aux établissements Guyot - mécanique de précision - à Cachan qu'il quittera plus tard car leurs salaires sont un peu bas....  
Disons tout de suite qu'il fera ainsi plusieurs emplois et c'est peut-être grâce à cet éventail d'expériences qu'il terminera sa carrière pendant comme professeur technique civil à l'école du Génie militaire à Versailles. C'est aussi après son service militaire que Francis commencera à faire, avec deux amis, les frères Prieur, de grandes randonnées à bicyclette en couchant sous la tente à une époque où le camping en est encore à ses balbutiements. Henriette ira à l'école primaire à Cachan, face à l'école des Travaux Publics jusqu'au Certificat d'études mais ne mord guère aux études. Son père voudrait qu'elle apprenne la couture mais elle lui répond qu'elle préférerait être vendeuse dans une boulangerie. Est ce le souvenir des aventures de sa grand-mère Letulle, mais René n'est pas d'accord et décide sans appel puisque c'est ainsi tu resteras à la maison pour aider ta mère et t'occuper de Ginette. Quant à Claude ses parents se refusent d'abord à le mettre à l'école primaire à Cachan qu'ils estiment trop éloignée (2 à 3 km ) pour ses petites jambes. C'est Renée qui inculquera, jusqu'à presque 10 ans, les premiers éléments de français, calcul, histoire, géographie..... Un inspecteur de l'Instruction Publique viendra effectuer un contrôle des connaissances du jeune garçon et les jugera satisfaisantes. Cependant en octobre 1932 il devra rejoindre le groupe scolaire nouvellement construit près de la cité-jardin pour y effectuer la préparation au certificat d'études qu'il passera en juin 1934. C'est à cette période en 1932, que son père l'emmenant à Paris s'aperçoit qu'il ne peut lire le nom des rues sur les plaques apposées sur les maisons, à l'école difficultés pour lire au tableau : il est myope et il est grand temps de lui faire porter des lunettes. Il est, au départ, un peu naïf et il lui faut quelques mois pour s'habituer aux camarades d'école. Pendant les premières années de ce séjour à Cachan (qui, ô étonnante stabilité, se prolongera 7 ans de 1927 à 1931), René pilote toujours son taxi, jusqu'à ce jour où le hasard lui fait charger son neveu René Badier. Celui-ci insiste pour qu'il quitte ce travail et revienne dans leur affaire de boucherie en gros, rue de Viarmes (sous les arcades autour de la Bourse de Commerce) aux Halles de Paris. Il y prendra la responsabilité des transports et des livraisons et dirigera une "flotte", qui deviendra de plus en plus importante, de camionnettes et de camions frigorifiques. Suivant un vieux terme de métier il est "piqueur" c'est à dire le patron des cochers devenus chauffeurs livreurs. Il gardera cette fonction, un peu allégée en durée de présence, les toutes dernières années, de 1931 à 1949. En 1934, en été nouveau déménagement. La famille retourne au Parc St.Maur, pas très loin du fameux 47, au 61bis de la même Avenue Foch, dans un pavillon mitoyen, au bout d'une allée commune.

Ce retour aux sources, dans ce quartier agréable et calme, cela paraît le paradis bien qu'en fait la construction ne soit pas très moderne. Pour René et Renée c'est le 15ème emménagement depuis leur mariage...et ce sera le dernier. C'est pendant cette période St.Maurienne qu'auront lieu les grands événements familiaux : Mariage de Francis, en avril 1939; de Claude, en mars 1944; d'Henriette en septembre 1950; ' C'est au Parc-St.Maur que seront vécues les années de la guerre et de l'occupation, et que, finalement, hélas, auront lieu le décès de René en novembre 1949 et celui de Renée en avril 1958.

Bien que René soit maintenant stabilisé dans son emploi chez les Badier, les moyens d'existence du foyer restent très modestes et les sorties et relations extérieures limitées. C'est que, pour René, les questions d'argent restent toujours très secondaires. Il ne se préoccupe pas de demander une augmentation et dame! dans une entreprise devenue importante et où l'écran administratif du comptable s'établit entre les directeurs et le

personnel, celui qui ne réclame pas....!

Quand le budget familial coince trop, par suite d'un besoin plus précis ou plus urgent, René se contente de demander un dépannage exceptionnel à Fernand Badier ( qui bien sûr le lui accorde). Pourtant il faut admettre que pour Renée surtout l'existence n'est pas facile et que c'est un exploit que de joindre les deux bouts. Ce désintéressement sera toujours - et surtout plus tard, avec le recul - un sujet d'admiration pour ses neveux Fernand et René. Il permet aussi à René de garder une certaine indépendance dans son travail et de pouvoir dire avec une franchise un peu rude parfois ce qu'il pense de telle ou telle décision. Sa vigueur physique - Claude se souvient de l'avoir vu, quand il avait déjà une bonne soixantaine, écarté un gars qui s'y prenait maladroitement, saisir un demi-boeuf et l'accrocher convenablement mais surtout son sens de la justice lui donne une autorité incontestée sur son équipe de chauffeurs et même vis-à-vis de tout le personnel. A la maison, bien sûr, on ne discute pas non plus avec le père de famille et il lui suffit généralement d'un regard un peu direct pour couper court à ce qu'il estime ne devoir pas être fait ou dit. Cependant cela n'empêche pas le "Pater familias" d'être plutôt gai, de plaisanter souvent, très taquin et pince-sans-rire, faisant "marcher" avec jubilation l'un ou l'autre, en particulier sa femme et malgré tout l'ambiance familiale reste chaude et relativement heureuse. René sait aussi tenir l'auditoire familial en suspens par ses récits colorés sur tel ou tel épisode de son enfance ou de ses voyages. Il a toujours eu grande prestance, se tenant très droit, et dans les rares circonstances où il se met sur son "trente-et-un" son allure impressionne vivement ses enfants. Renée dans ces occasions porte aussi la toilette avec beaucoup d'élégance, en particulier les chapeaux (la capeline)- La garde-robe familiale va d'ailleurs bénéficier d'un renouvellement partiel très exceptionnel, (en 1937?), grâce au gain modeste d'un lot de la Loterie Nationale. De 1935 à 1939 Francis, poursuit ses grandes virées cyclistes. Il a acheté, à crédit, une magnifique bicyclette "Hirondelle" à rétropédalage, fleuron des productions de la Manufacture d'Armes et cycles de St.Etienne. Les étapes de nos randonneurs se font souvent maintenant dans les Auberges de Jeunesse. Au groupe se sont joints les frères Isorès, Louis et Henri, et c'est après un séjour à l'Auberge d'Essoyes que Francis soufflera sa fiancée (Lyliane Van Severen) à ce dernier. Quand il n'était pas sur la route, notre mécanicien s'intéressait le samedi au fonctionnement d'un assez énorme poste de T.S.F. que constant Badier, remplaçant le sien, avait donné à son beau-frère. Quand les démontages, changements de lampes et remontages aboutissaient la famille pouvait écouter les émissions du Poste Parisien et de Radio Toulouse. Pendant les années de guerre, la possibilité de bénéficier de quelques suppléments de viande aidera à supporter les restrictions alimentaires. René pourtant ne cherchera jamais à tirer plus grand parti de ces facilités et, tout en se maintenant à la limite du nécessaire un amaigrissement sensible fut le lot de tous les membres de la famille. Il fut plus spectaculaire chez la mère de famille. Il faut dire qu'à un moment, par suite d'un mauvais fonctionnement organique elle avait atteint 102 kilos. Elle n'en pèsera plus que 80 à la fin de la guerre.

René supplée aussi à la rareté du charbon en s'attaquant aux arbres du jardin. Il en abattra, dessouchera et débitera près d'une dizaine (il a plus de 60 ans). Francis mobilisé en 1939, quelques mois après son mariage, servira à bord du ravitailleur de sous-marins "Jules Verne". Démobilisé à Casablanca et rentré en France, il devra repartir comme travailleur réquisitionné à Berlin en 1942. Après une permission en 1943 il repartira pour ne laisser Claude seul là-bas, car celui-ci a fini par être raflé par le S.T.O. en juillet 1943 et envoyé aussi à Berlin. Si Claude réussit à revenir fin février 1944 et a se "planquer" jusqu'à la libération, Francis, lui, restera bloqué, vivra le siège de Berlin, l'arrivée des troupes russes et réussira, avec un grand sang-froid, à



regrouper quelques camarades et à rejoindre, par ses propres moyens, la zone des armées américaines pour être rapatrié enfin en 1945. Les restrictions et les inquiétudes ont sûrement fatigué et usé Renée et René. Ce dernier rêve quelquefois à la retraite dans une petite maison sur la cote de Granville ou Cancale, avec un petit canot sur la grève....mais cela restera un rêve! Même avec des horaires moins stricts, il est toujours en activité bien qu'il est atteint et dépassé 70 ans. C'est après son 71ème anniversaire, en octobre 1949, qu'il subit un grave malaise (qui est en fait un infarctus). Hélas il est suivi par un médecin bien particulier (il finira d'ailleurs aliéné) qui diagnostique, comme une simple névrite, la douleur pourtant caractéristique ressentit dans le bras gauche. René ne se remet pas mais s'entête à ne pas consulter un autre docteur. Fernand Badier intervient et lui envoie d'autorité son cardiologue. Celui-ci constate la réalité et fait transporter d'urgence le malade à l'Hôpital de Créteil où on le soigne rapidement...Malheureusement on a trop tardé. La religieuse-infirmière responsable du service dira: "cet homme était bâti pour vivre centenaire, si seulement on nous l'avait amené plus tôt!"....mais on a attendu plus de 15 jours.! René ne peut remonter la pente et une crise d'urémie finit par l'emporter le 6 novembre 1949.

Si en apparence sa vie peut paraître plus riche en échecs qu'en réussites, il laisse cependant une grande image derrière lui où les cotés exceptionnels de son personnage gommant les quelques aspects négatifs qu' avait pu ressentir son entourage familial. C'est celle d'un homme surtout indépendant, épris de justice, ne supportant pas le mensonge. C'est le seul défaut qu'il ne pardonnait pas chez ses enfants, sa rigueur fustigeant ensuite la paresse. Aimant l'espace et la nature, il jugeait par contre les hommes plutôt en misanthrope mais avec plus d'ironie railleuse que de véritable aigreur. Sa verve moqueuse s'attaquait surtout aux parvenus trop gonflés de suffisance. Il détectait et ne supportait pas la bêtise. Il disait qu'il valait mieux avoir un ennemi intelligent qu'un allié stupide. Vis-à-vis de la société et des autorités, c'était au fond un individualiste anarchiste, mais respectueux par contre des traditions, des racines anciennes. Il avait un sens artistique développé, le goût des belles choses. Physiquement trapu et vigoureux, il pouvait passer d'un style rabelaisien à une politesse "grand siècle" et séduire par sa prestance et son charme souriant. Il subjuguait finalement ses enfants ce père qui pouvait citer des strophes entières de Victor Hugo et abattre un arbre, jouer du violon et rappeler qu'il avait franchi le cap Horn au temps où il fallait grimper dans les gréments glacés, nommer les étoiles et porter un demi-boeuf, ne pas laisser discuter son autorité mais exploser de gaîté et d'entrain. Cette séduction s'étendait au-delà de ses seuls enfants et encore aujourd'hui une de ses petites-nièces (Marguerite Kinkelin, fille de Rose) écrit, plus de 37 ans après son décès : " De ton père l'on peut dire qu'il est le héros de la famille. Il est aimé et admiré par tous. Maman<sup>4</sup> et oncle Fernand<sup>5</sup> entre autres parlent souvent de lui. Je parle de lui à mes enfants. Il me reste un souvenir personnel de ton père, Claude : Il était venu voir mes parents lorsqu'ils étaient encore à Villefranche d'Allier. J'avais 5 ans à l'époque (printemps 1949). Au moment du coucher j'avais eu l'autorisation, étant l'aînée, de m'asseoir sur les genoux de ton père et d'écouter une émission à la radio qui s'appelait " Monsieur Champagne ". J'avais ressenti cela comme un grand honneur et un privilège. "

---

<sup>4</sup> Rose Badier devenue Mme Michailat

<sup>5</sup> Fernand Badier.